CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2026. « Après moi, le déluge » par (La)Horde-Ballet National de Marseille (Création Mondiale)

La 46e édition du Festival Montpellier Danse s'est poursuivie, les 30 juin et 1er juillet, dans une atmosphère de fin du monde et de renaissance, avec la création mondiale d'*Après moi, le Déluge*, la nouvelle pièce-événement du collectif (LA)HORDE-Ballet national de Marseille. Présenté dans le vaste vaisseau de l'Opéra Berlioz, le spectacle confirme l'ascension fulgurante du trio phocéen et sa capacité à transformer la scène en un espace de résistance et de communion, bien au-delà des habituelles joutes esthétiques.

Marine Brutti, **Jonathan Debrouwer** et **Arthur Harel**, les trois têtes pensantes du collectif à la tête du Ballet national de Marseille depuis 2019, n'ont jamais été aussi proches de leur sujet. Après avoir exploré la frénésie collective et post-apocalyptique de *Room with a view* – que nous avions salué au festival *Le Temps d'aimer la danse* (Biarritz) pour sa « *transe collective* » survitaminée – et la surabondance numérique d'*Age of content* – que nous avions applaudi à la *Biennale de Danse*

de Lyon en 2023 -, ils plongent ici au cœur de l'effondrement. Il ne s'agit plus de subir le monde numérique ou la crise, mais de descendre dans la faille qu'ils ouvrent au centre du plateau.

L'imposante scénographie de **Julien Peissel** installe d'emblée un univers crépusculaire, une communauté éreintée évoluant sur un sol prêt à se dérober. Les treize interprètes, issus de cette troupe internationale que le trio a patiemment constituée, incarnent un groupe en proie à la catastrophe imminente. Leur danse, toujours aussi physique et dynamique, emprunte autant aux danses tribales qu'aux chorégraphies de rue qui ont fait leur renom, tout en y injectant une dimension rituelle et mystique. Les mouvements, parfois saccadés, parfois fluides, évoquent autant la résistance que l'épuisement d'un monde en fin de course.



Là où beaucoup de nos confrères et consoeurs ont vu un spectacle de « *défaitisme* » ou de « *décadence*« , *Après moi, le Déluge* opère – selon nous – une véritable métamorphose. La fracture scénique libère des créatures monstrueuses et des énergies insoupçonnées, transformant le plateau en un gouffre d'où jaillit une beauté sauvage. Le collectif, en parfaite symbiose avec ses danseurs, fait le pari audacieux de la renaissance par la déconstruction. Les saynètes successives sont autant de rituels chorégraphiques qui questionnent les relations de domination, mais célèbrent surtout la puissance d'un corps de ballet soudé comme un seul homme face au chaos.

Sous la houlette de (LA)HORDE, le Ballet national de Marseille trouve ici son *tour de force*. Après « *Room with a view »* et « *Age of content »*, ce nouveau chapitre est celui de l'incandescence. La révolte cède la place à une forme de nécessité organique. Le public de Montpellier, conquis, a salué une prestation qui ne cherche pas à plaire, mais à bousculer, à affronter le réel pour le transcender, faisant écho à cette idée défendue par le collectif selon laquelle « *la danse est une force de résistance*« . Avec « *Après moi, le Déluge »*, (LA)HORDE signe un manifeste chorégraphique puissant et viscéral, confirmant leur statut d'innovateurs majeurs de la scène contemporaine.

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2026. « Après moi, le déluge » : (La)Horde-Ballet National de Marseille (Création Mondiale). Crédit photographique © G.Astier Perret

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (TNP), le 27 septembre 2023. « Age of Content » par (LA)HORDE-Ballet national de Marseille

Ils sont arrivés comme une décharge électrique sur la scène du TNP de Villeurbanne, à la 20ème Biennale de la Danse de Lyon. Avec « *Age of Content* », le collectif (*LA)HORDE*-Ballet national de Marseille (co-dirigé par Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel) signe une œuvre qui agit comme un miroir tendu à notre époque, un miroir qui ne se contente pas de refléter, mais qui transforme, déconstruit et réinvente. Ce spectacle est une vraie expérience, une immersion totale dans le flux incessant de notre ère numérique.

Dès les premiers instants, le ton est donné. La scénographie, d'une esthétique industrielle et épurée, nous plonge dans un univers à la fois familier et déroutant. Au milieu de ce décor minimaliste, un objet trône : une voiture grandeur nature, télécommandée, qui devient le premier actant du spectacle. Ce n'est pas un simple accessoire, c'est un symbole de notre

rapport à la technologie, une extension de nos désirs et de nos conflits. Comme le décrit une critique, ce véhicule incarne notre obsession pour les systèmes-objets qui nous dépassent tout en nous servant. Les danseurs et danseuses, vêtus de survêtements fluorescent aux reflets clinquants – une référence assumée aux icônes de la culture *pop* et des réseaux sociaux –, investissent l'espace avec une énergie brute. Ils se battent, s'approprient la voiture, s'y suspendent, s'y allongent dans des poses dignes des tableaux de la Renaissance, mais rejouées à l'ère des *influenceurs*. La chorégraphie est une logique d'optimisation corporelle où chaque geste est exécuté avec une efficacité redoutable, une précision quasi mécanique.

La structure du spectacle est conçue comme un flux de contenus, une succession de tableaux qui s'enchaînent sans transition, à l'image de notre pratique du *doomscrolling*. Chaque scène est un monde en soi, un fragment de notre réalité virtuelle. Le deuxième tableau est un véritable coup de génie : les danseurs deviennent des avatars, des personnages de jeux vidéo hyperréalistes comme *Grand Theft Auto* ou *Les Sims*. Leurs mouvements, saccadés, répétitifs et parfois bloqués dans des boucles (des « *Glitches* »), sont d'une précision et d'une justesse confondantes. On y voit une exploration fascinante de la porosité entre le corps organique et l'incarnation numérique, une réflexion sur la manière dont les machines et les interfaces modèlent nos gestes les plus intimes.



Plus tard, le spectateur est confronté à une représentation clinique et pourtant captivante de la sexualité en ligne. Ici, *(La)Horde* aborde le sujet sans moralisme ni vulgarité, mais avec un regard d'anthropologue. Les corps s'emmêlent, s'entrechoquent dans une symphonie de mouvements pelviens qui questionne notre rapport à l'intimité à l'ère du *porno* en ligne. Mais le moment qui marque véritablement les esprits, c'est l'apothéose finale. Sur la musique enivrante et hypnotique de Philip Glass, notamment « *The Grid* », la compagnie entière se lance dans une transe collective. C'est une explosion de couleurs, de sourires figés et de danses virales, un « *TikTok Jazz* » qui condense avec une intelligence jubilatoire la course à la *dopamine* qui caractérise notre époque. Ce final est une véritable comédie musicale de l'ère numérique, où l'on reconnaît des bribes de chorégraphies venues des quatre coins du monde, des *clips* de Lucinda Childs aux danses de Jerôme Robbins, en passant par les *trends* les plus populaires du moment Cette satire brillante est bien plus qu'une simple parodie : c'est une réflexion sur la standardisation des désirs et sur la manière dont les réseaux

sociaux nous transforment en une horde, certes, mais une horde connectée par une même énergie vitale…

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (TNP), le 27 septembre 2023. « Age of Content » par (LA)HORDE-Ballet national de Marseille. Crédit photographique (c) Blandine Soulage